

Comment les jésuites préchent le régicide

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **3 (1900)**

Heft 138

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-249995>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

son individualité nationale avec une intelligence supérieure et une indéfectible énergie.

Elle diffère essentiellement de nous. La grandeur de sa vie est dans ce vouloir indomptable : conquérir et garder les pouvoirs de l'Unique, remplir le rôle du Fils du ciel en tutelle, afin de lutter contre l'invasion précipitée de l'incomparable Royaume des royaumes par les idées et les hommes d'Occident.

* * *

Depuis que cet article a été écrit (avril 1900), la crise chinoise s'est précipitée. Les *Boxeurs*, société de pillards née au Chan-Tong, sont devenus, par leurs progrès rapides et par leurs féroces exploits, les promoteurs d'un mouvement presque général contre les Européens. et la régente s'est laissée entraîner dans cette évolution, qui oblige toutes les puissances à faire parler la poudre dans le Tché-Ly, et tout à l'heure, peut-être, à prendre Pékin pour y installer un gouvernement plus moderne, plus fidèle à ses traités et meilleur protecteur des étrangers vivants sur le sol chinois.

L'explication de cette attitude de Sy-Tay-Heou, est dans les difficultés incessantes, au milieu desquelles elle gouverne depuis sa nouvelle régence,

Soutenus et alimentés par l'Angleterre, Kang-Yeou-Ouy, et les progressistes échappés à la vengeance du sabre agitent contre l'impitoyable ennemie les provinces méridionales par leurs tournées secrètes, leurs tracts, leurs associations. Point d'appui contre les progressistes, le parti des irréductibles anti-européens est aussi funeste, parce qu'il a entraîné la régente à une politique réactionnaire à outrance à l'intérieur et dépourvue de bonne foi conciliatrice envers les étrangers.

Il faut le constater, ce parti est le plus puissant par le nombre. Les progressistes révolutionnaires aimés de Koang-Su et d'Abion. — les progressistes conservateurs, jadis si chers à Tse-Hy, et soutenus par la Russie, ces deux partis, rivaux de pouvoir, n'ont jamais eu le peuple avec eux. Chacun est composé d'un groupe notable de gens de cour, mandarins, lettrés, hauts commerçants, gens des pays en contact avec les étrangers.

Le troisième parti, c'est tout le reste de la nation. A sa tête, des princes, la plupart des grands Mandchoux de la majorité des mandarins. Derrière ces chefs entêtés dans le régime plantureux des exactions et des concussions, s'agit, inconscient, le vulgaire immense, illettré, ignorant, obtiné, sauvage, pour lequel l'étranger, c'est le diable qui trouble la sérénité, le barbare qui ignore Confucius et prétend réformer les coutumes ancestrales de la nation

d'avoir des amis, on ne doit pas les abandonner aux heures de la maladie et de la pauvreté.

Constantin Hedjer souriait en regardant les grands yeux d'Alba, devenus sérieux, et cette petite bouche, d'où tombaient, gentiment, des maximes de philosophie.

— Vous le voyez, vous m'approuvez, père, puisque vous souriez. Eh bien ! j'ai le bonheur d'avoir des amis, et je désire les sauver de la ruine. Je veux faire racheter, à la salle de vente, tout le beau mobilier de la comtesse de Ruloff, pour le lui offrir ensuite.

Le banquier fit un bond en arrière, stupéfait de cette déclaration.

— Tu veux faire racheter tout ce riche mobilier ? Quelle folie !

Elle regarda son père bien franchement :

— Eh ! oui : d'ailleurs, Yvan m'est très cher, et dans quelques années, lorsqu'il sera guéri, on nous mariera.

Il ne souriait plus ; son front devenait sévère et sa voix se faisait rude.

parfaite depuis le temps où ses fondateurs conversaient avec le ciel.

Avec quelques éléments secondaires, les *Boxeurs* sont la représentation à l'état aigu de ce parti populaire, exaspéré par la vision de l'étranger qui, de toutes parts, vient poser, souvent avec morgue ses mains, ses pieds, ses comptoirs, ses ateliers, ses pics, ses rails et ses canons sur le sol chinois.

A cause de cette situation, la régente soutient ceux qui ont la nation derrière eux, qui se prétendent partisans de sa politique, et surtout qui retardent l'ouverture des grandes lignes ferrées, véhicule de révolution redoutés de la cour mandchoue.

Cependant, en face de la décision prise par les puissances de débarquer autant de troupes qu'il faudra pour forcer la Cour de Pékin à ne plus être un gouvernement complice des sanguinaires *Boxeurs*, la régente vient de rappeler auprès d'elle son vieil ami et conseiller fidèle, Ly-Hong-Tchang.

Si c'est comme négociateur de la paix, c'est très bien. Si c'est comme organisateur de la résistance, la Chine payera peut-être très cher les exploits de son irréductible orgueil et de sa haine de l'étranger.

LOUIS COLDRE.
missionnaire apostolique,

Comment les jésuites prêchent le régicide

L'assassinat du roi Humbert devait être naturellement, pour la presse hostile à l'église, une occasion de débâter contre les jésuites. On n'a pas trop osé s'en prendre au Pape, qui s'est montré si miséricordieux en cette circonstance. Mais les jésuites, ils ont si bon dos ! Est-ce qu'on ne peut les charger de tous les crimes d'Israël — même de ceux des anarchistes ?

Il était bien difficile, cette fois, de voir la main d'un jésuite quelconque dans le meurtre du roi Humbert, pas plus que dans celui de l'impératrice Elisabeth ou de l'attentat dirigé naguère contre le prince de Galles. Mais une feuille lyonnaise n'en a pas moins publié cette accusation odieuse contre la Compagnie des Jésuites : « Ce qu'on croit, dit-elle, c'est qu'une seule école a osé faire l'apologie du régicide, cette école est celle des Jésuites. »

Voilà qui est vite dit. Et aussitôt dit, une nuée de folliculaires s'en vont de par le monde, répétant cette calomnie.

La vérité est que l'Eglise catholique a partout et toujours enseigné que nul individu ne peut, de son propre pouvoir, mettre à mort un tyran. Tous les traités de théologie morale sont formels sur ce point.

— Quelle extravagance vient de te traverser le cerveau ? Je te croyais trop raisonnable pour dire de tels enfantillages. Vous n'êtes tous deux que des enfants ; dix-sept ans... dix-huit ans... C'est l'âge d'être encore à l'école... D'ailleurs, Yvan est un infirme incurable.

Alba dressait sa jolie tête, prête à combattre pour son ami :

— Qui sait ? le bonheur peut guérir. En tout cas, s'il reste infirme, je serais sa sœur de charité. Je me sens la vocation d'être garde-malade.

Une rougeur de vit mécontentement empourprait les joues du banquier ; puis il domina ce mouvement de colère. Pourquoi se troubler de tels enfantillages ? A dix-sept ans, on n'est encore qu'une enfant, ne connaissant rien de la vie. Il ne s'agissait pas de se fâcher ; mais d'être diplomate. Quelle science, pour tourner les difficultés, que celle de la diplomatie ! Dans sa tête folle, qui ne savait pas encore mûre-

Est-il exact que la Compagnie de Jésus ait fait exception dans l'Eglise ? Ce serait déjà bien étrange. Mais c'est non seulement étrange, c'est radicalement faux.

Parmi les milliers et les milliers de jésuites qui ont écrit, parlé, enseigné, un seul s'est écarté de la doctrine catholique. Pourquoi le dissimuler ? Ce seul membre vivait au XVI^e siècle. C'est le P. Mariana qui en 1598, publia à Tolède un traité *De rege* : il prétendit dans ce manuel qu'il est permis à un particulier de tuer un tyran, quand son gouvernement est vraiment intolérable et que la volonté populaire a été clairement manifestée.

Malgré ces réserves, la proposition est fautive et condamnable. Ainsi le jugea la Compagnie dès qu'elle eut connaissance de l'ouvrage. Dès 1599, Claude Aquaviva, Général de l'Ordre, commanda de corriger le livre et rendit le décret suivant :

« Nous enjoignons, sous peine d'excommunication, inhabileté à tous offices, suspension « *a divinis* et autres peines arbitraires à nous « réservées, qu'aucun religieux de notre « Compagnie, soit en public ou en particulier, dans son enseignement ou dans « une consultation, et beaucoup plus « dans un ouvrage publié, n'entreprenne « de soutenir qu'il est loisible à qui que « ce soit, et sous un prétexte quelconque « de tyrannie, de tuer les rois ou les « princes ou d'attenter sur leurs personnes. »

Voilà l'opinion authentique de la Compagnie. L'accuser de professer une idée différente, c'est pécher contre l'histoire et contre la vérité, contre la charité et contre la loyauté.

On le voit les jésuites n'enseignent pas et n'apprennent pas le régicide : la condamnation de la compagnie est historique, expresse et soutenir le contraire, avec le *Progrès* de Lyon ou les misérables feuilles qui le copient, est un mensonge, une calomnie. Mais s'est-on jamais servi contre les jésuites d'autres armes que celle de la calomnie !

Le charcutier ambulante

Les gens sensés disent, et avec raison, aux fainéants qui (selon une locution populaire) cherchent de l'ouvrage et prie le bon Dieu de n'en pas trouver, que ceux qui veulent véritablement travailler trouvent toujours une occupation quelconque.

Nombre de ces travailleurs de bonne volonté, le jour où ils sont traduits en justice pour vagabondage, objectent, à la vérité, que l'occupation quelconque à laquelle il prétendent

ment réfléchir, et dans son jeune cœur, généreux à l'excès, Alba avait décidé qu'elle dévouerait sa vie à son ami infirme. Quel non sens ! Lui, qui réservait à sa fille un mari choisi de longue date. Il aimait trop son unique enfant, pour la violenter dans ses sentiments ; mais, aussi, il avait trop le goût de son autorité pour l'abaisser devant un caprice. Comment changer les idées d'Alba ? Après tout, ce changement serait facile : un voyage suffirait. Si elle restait en France, cette amitié pour Yvan de Ruloff ne ferait que croître ; mais s'il avait assez de courage pour se séparer momentanément de son enfant... s'il l'envoyait à Damas, chez son grand-père maternel, il se rendrait vite maître d'un rêve de jeune fille. A dix-sept ans, on oublie.

(La suite prochainement.)